

Société académique de Saint-Quentin

fondée en 1825

Reconnue par Ordonnance Royale du 13 août 1831

en son Hôtel de Saint-Quentin

9, rue Villebois-Mareuil

Conseil d'administration

Président.....	M. André TRIOU
Vice-présidentes.....	Mme Monique SÉVERIN Mme Arlette SART
Secrétaire.....	Mme Geneviève BOURDIER
Archiviste.....	Mme Monique SÉVERIN
Bibliothécaire.....	Mme Arlette SART
Trésorier.....	M. Jean-Paul ROUZÉ
Conservateur du musée.....	M. Dominique MORION
Anciens présidents, membres de droit.....	M. Jean-René CAVEL M. Francis CRÉPIN M. Bernard DELAIRE
Autres membres.....	Mme Marie-Jeanne BRICOUT M. Christian CHOAIN Mme Francine GERSTEL M. Jacques LEROY M. Jean-Louis TÉTART

Activités de l'année 2005

27 JANVIER : *Assemblée générale.*

L'âge du fer à Saint-Quentin dans la deuxième moitié du XIX^e siècle, par André Triou.

Entre 1870 et 1914 on a largement eu recours à l'architecture métallique pour les bâtiments qui nécessitaient de larges portées destinées à soutenir de grandes charpentes. C'est le cas des ensembles industriels ou des ensembles commerciaux qui devaient accueillir des publics nombreux.

Cette nouvelle architecture nécessitait des éléments verticaux en fonte comme les colonnes avec chapiteaux recevant la poussée des parties supérieures, des poutres profilées en croix, en T, en double T, en U, en caissons, selon la résistance. Les planchers reposaient sur des poutres en acier laminé, des linteaux latéraux ou des colonnes. Les couvertures étaient soutenues par des fermes articulées ou non, avec croisillons et renforts en tôle ajourée ou non. Les combles supportaient des verrières pour l'éclairage.

Ceux qui ont conçu ces édifices étaient guidés par une nouvelle esthétique et la rigueur qu'imposaient les lignes géométriques nées du calcul de l'ingénieur. On a ainsi des ensembles simples, inusables, en principe ininflammables, bon marché, vite montés en éléments réalisés en atelier, rivés ou soudés. On peut en observer des exemples dans le Saint-Quentin de l'entre-deux guerres 1870-1914, période où les besoins de construction croissaient avec l'augmentation de la population (de 32 700 à 55 000 habitants).

Des projections ont permis d'observer

- les halls de la gare de 1885, larges de 40 mètres avec des trottoirs couverts pour abriter les voyageurs ;
- les halles centrales et le marché couvert dans le centre-ville ;
- les grands magasins Seret avec leurs trois étages en 1898 et en 1910, leur histoire dramatique et leur reconstruction en 1923.

Nous avons pu admirer l'architecture du Cirque devenu plus tard le Cinéma Le Splendid. Le Crédit Lyonnais a conservé jusqu'à nos jours sa structure de poutres ajourées qui allient la légèreté à l'élégance. Nous avons suivi l'évolution de l'ancien hôtel du Cornet d'Or, devenu Thierry Aîné en 1876, Dony en 1904, détruit pendant la guerre de 14-18, reconstruit pour Thierry et Sigrand en 1923, désaffecté puis démoli en 1992 avec maintien de la structure des façades pour devenir Maître Kanters en 2001.

25 FÉVRIER : *La guède, or bleu de Picardie, d'Amiens à Saint-Quentin du XI^e au XV^e siècles*, par Bernard Verhille.

Ingénieur chimiste, Bernard Verhille nous a donné un aperçu de la thèse d'histoire qu'il prépare actuellement à l'École des hautes études en sciences sociales.

La guède (ou waide) est la plante qui a permis, pendant des millénaires, la production de l'indigo en Europe. C'est le principal pigment permettant la teinture bleue des tissus faits à partir de la laine, du lin, du chanvre, de la soie ou du coton. La grande complexité de l'extraction du pigment à partir de la plante et de la teinture des fibres a été maîtrisée par nos paysans et nos artisans.

Les villes d'Amiens puis de Saint-Quentin ont d'abord utilisé l'indigo dans leurs propres teintureries, puis ont exporté les coques de guède pour fournir les teinturiers anglais, flamands et ceux du sud de la Picardie. Mais pendant la guerre de Cent Ans les marchés d'exportation ont fermé. La production de guède dans la campagne du Vermandois était acheminée surtout vers Tournai par l'Escaut, vers le Santerre par le seuil de Bapaume et vers l'Angleterre par la Somme. Au XIII^e siècle les marchands waidiers d'Amiens ont largement contribué à la construction de la cathédrale d'Amiens. Plus tard, la guède a fait place au pastel toulousain au XVI^e siècle, à l'indigo des Antilles puis à l'indigo de synthèse.

Des projections nous ont permis de découvrir les caractéristiques de cette plante tinctoriale et son importance jusqu'à nos jours, des miniatures du Moyen Âge témoignant de sa culture, le broyage par les femmes dans les moulins, le transport et le stockage dans des tonneaux, sa présence dans les draps de laine, le motif de cette crucifère dans les manuscrits et sur le portail de la cathédrale d'Amiens. La

culture de la guède a été considérable dans l'économie picarde grâce aux revenus énormes qu'elle générait.

La culture actuelle du pastel est encore pratiquée dans le sud-ouest de la France pour des raisons expérimentales ou touristiques. Elle présente une grande analogie avec celle de la guède picarde.

18 MARS : *Le socialisme de Saint-Simon*, par Claude Venet.

Cet exposé a pris la forme d'un débat avec les assistants à propos des idées de Saint-Simon et de ses disciples du XIX^e siècle jusqu'à l'époque actuelle.

Les thèmes suivants ont été abordés :

- l'originalité de Saint-Simon qui place au premier plan le progrès scientifique et technique aboutissant à la satisfaction des besoins et au bonheur du plus grand nombre ;
- ses opinions sur la propriété, non pas héritée sans raison mais résultat des efforts des producteurs et devant revenir à l'État ;
- l'aspect organisationnel, planificateur et technocratique de la nouvelle société ;
- le nouveau christianisme aboutissant à l'amélioration du sort des plus pauvres ;
- l'importance des grands travaux, comme les canaux océaniques, susceptibles de rapprocher les hommes ;
- l'actualité de ses idées qui ont inspiré les esprits éclairés tels que les fondateurs du « Cercle Saint-Simon » issus de la haute fonction publique, et les théoriciens de la « nouvelle gauche » quelque peu isolés dans le monde politique et économique, mais remarquables par l'originalité et la pertinence de leurs réflexions.

29 AVRIL : *Le chevalier Delatour, frère de Maurice-Quentin*, par Monique Séverin.

Jean-François Delatour, maître maçon à Laon, arrive à Saint-Quentin en 1669 pour participer à la reconstruction de la Collégiale détruite par un incendie. Son fils, François, militaire, y élève ses enfants nés de deux mariages successifs.

Maurice-Quentin, le pastelliste, est né en 1704. Jean-François, né en 1726 des secondes noces de son père et dernier survivant de la famille, prend soin des vieux jours de son demi-frère qui revient à Saint-Quentin en 1784 et meurt en 1788.

Les testaments de Maurice Quentin sont entachés de nullité et Jean-François est son seul héritier naturel. Grâce à son legs à l'École de dessin et au Bureau de bienfaisance, l'inestimable collection de pastels revient à notre ville, selon le vœu du pastelliste, à la mort du chevalier en 1806.

Ancien officier de cavalerie, chevalier de l'Ordre royal et militaire de Saint Louis, Jean-François Quentin devient à sa retraite conseiller municipal de la ville, administrateur de la Fabrique de l'Église et de l'École de dessin. Sa biographie est connue grâce à l'éloge funèbre prononcé par Armand Charlet, ancien principal du Collège des Bons Enfants, par certains textes parus dans les *Mémoires de la Société académique*, et par quelques phrases glanées dans les biographies de son illustre frère.

Un projet de mariage du chevalier, qui n'a pas abouti, est évoqué par une correspondante qui égrène ses souvenirs.

19 MAI: *Visite guidée des Roses de Picardie au Marais Chantaine*, commentée par Élie Delval.

La promenade dans les nombreuses allées du *Marais Chantaine* nous a permis de découvrir la diversité et la beauté des roses cultivées avec amour.

20 MAI: *La libération de l'Aisne*, par Grégory Longatte, et présentation de son livre édité par la Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie de l'Aisne.

Étudiant à l'Université de Reims, Grégory Longatte a étudié cette période d'un peu plus d'un an en utilisant les archives départementales qui viennent seulement d'être rendues publiques soixante ans après les faits.

C'est pas à pas, en précisant le rôle des acteurs de la vie locale, qu'il a suivi l'évolution de la vie politique de notre département : nous pouvons comparer la représentation électorale de 1945 à celle de 1939 ; nous pouvons aussi apprécier l'état matériel et moral de la population de l'Aisne au lendemain de l'occupation. Ce livre fournit toutes les informations et références désirables ainsi qu'un commentaire attentif. Avec ce livre nous disposons pour la première fois des bases nécessaires à la compréhension de notre histoire locale contemporaine.

4 JUIN: *L'Omignon au fil du temps*.

Réception à la Médiathèque de Vermand en présence de nombreuses personnalités à l'occasion de la sortie du livre édité par la Société académique de Saint-Quentin. Ce livre a vu le jour grâce au travail bénévole de plusieurs de ses membres : Arlette Sart pour la mise en œuvre, Michel Bertho pour les photographies, Jean Lallemand pour l'iconographie, Monique Séverin, André Triou et André Vacherand pour les textes, Geneviève Bourdier pour la frappe, Paule Polvent et Jeannine Cotin pour les poésies, et Fabienne Bliaux pour la mise en page.

10 JUIN: *Voyage en Picardie à travers les timbres-poste*, par Michel Faure.

Avec l'amour de sa province picarde et la passion du collectionneur, Michel Faure a réuni quantité de vignettes qui évoquent notre région. Les monuments, les personnalités, les paysages sont admirablement classés.

L'auteur nous a montré l'hôtel de ville de Saint-Quentin dont il a retracé l'histoire en détail, avec le rébus du chanoine de Bovelles.

Après les armoiries de la province, la bataille de la Somme était rappelée par la « Rose de Picardie » dessinée par notre concitoyen Lallemand sur fond d'ogive, d'eau et de peupliers.

De nombreux timbres commémoraient la Grande Guerre avec plusieurs dates anniversaires de l'Armistice, le wagon de Rethondes. Plus près de nous, sept vignettes différentes représentaient le maréchal Leclerc.

L'aviation était présente avec ses pilotes picards, dont Mermoz (quatre timbres), et ses constructeurs : Potez, les Caudron, Marcel Dassault.

Concernant un passé plus lointain nous avons pu découvrir les visages de saint Martin, de Clovis lors de son baptême, de Charlemagne couronné à Noyon, d'Hugues Capet lors de son élection, de François 1^{er} à Villers-Cotterêts, de l'amiral de Coligny, défenseur de Saint-Quentin, de Louis XI créateur de la poste, le même avec Charles le Téméraire ; et les Picards de la Révolution : Condorcet, Saint-Just, Desmoulins

Figuraient également notre pastelliste de La Tour avec son autoportrait, Louis XV sur un timbre commémorant le bicentenaire du rattachement de la Corse à la France en 1968, La Fontaine avec ses fables merveilleusement illustrées, Rousseau et Voltaire, Édouard Branly, Jules Verne avec la série de ses voyages, Paul Claudel et sa sœur Camille.

Nous avons été surpris par le nombre de sujets, de personnages et de monuments qui appartiennent à notre Picardie. Michel Faure avait rédigé d'intéressantes notices pour nous les présenter à travers les timbres de sa collection.

2 AOÛT : *Visite historique et artistique des églises d'Homblières, Bernot et Macquigny*, commentée par Marie-Jeanne Bricout.

L'église d'Homblières date de 1772. Restaurée après la Grande Guerre, elle est dédiée à saint Étienne et honore aussi sainte Hunégonde. On peut voir la statue de celle-ci, la lanterne à la main, se rendant avant l'aube de la ferme paternelle à Urvillers pour assister à la messe en cachette de ses parents. À son décès l'abbaye passe aux mains des Bénédictins jusqu'à la Révolution. Aujourd'hui subsiste le beau parc et le grand portail datant du XVIII^e siècle.

L'église de Bernot, dédiée aux saints Pierre et Paul, date de 1846. Sa reconstruction en 1925-1926 est due au Saint-Quentinois Gabriel Girodon, Grand Prix de Rome en 1912. Elle est entièrement décorée en style Art Déco. Le Christ en majesté de l'abside est entouré des quatre évangélistes avec leurs symboles. L'Esprit saint et la main de Dieu apparaissent au firmament. Au clair étage se trouvent les armoiries des papes et des évêques. L'ancien autel représente des personnages bibliques. L'ensemble est d'inspiration byzantine à l'exception du Chemin de croix récemment restauré par Robert Richard, élève de Girodon.

L'église de Macquigny est située en bordure de la Thiérache. Elle date de 1501. Elle est fortifiée et comporte des contreforts, des tourelles et un clocher donjon. Les vitraux représentent sainte Anne d'Auray, la cathédrale d'Apt, la vie de la Vierge et celle de saint Martin. Ce dernier est également figuré par une statue de bois et un tableau à la tribune.

17-18 SEPTEMBRE : *Participation aux Journées européennes du Patrimoine*.

Ouverture du Musée Archéologique. Projections et commentaires de Monique Séverin et André Triou sur les places de Saint-Quentin.

L'époque romaine n'a pas laissé d'espace digne de ce nom. Il faut attendre l'an mil pour dégager un espace d'un hectare environ, lieu d'échange né spontanément devant la porte du noyau fortifié.

Au Moyen Âge la place est le centre de la ville ; c'est là que se trouve la maison commune – maison du plaid. Elle est un carrefour des grandes voies vers l'ouest,

le sud et le nord-est, et un centre économique avec l'emplacement des marchés et des foires, entouré de maisons de bois, de boutiques et de magasins où l'on stocke les marchandises dans des caves voûtées encore visibles de nos jours. La place a donc une fonction politique, économique et de carrefour, comme le montre le plan qui date du XIII^e siècle.

À partir de la Renaissance la place devient un lieu de prestige pour les cérémonies qui se déroulent devant le nouvel hôtel de ville (1509), les revues de troupes et d'arquebusiers, les entrées royales, la justice et les exécutions capitales, les spectacles populaires, les feux de joie et, au XVIII^e siècle, pour la salle de théâtre.

Les maisons, reconstruites en pierre, sagement rangées selon une ordonnance de Louis XV, alignent leurs pignons; tout près de là on peut voir le beffroi et le campanile avec son carillon qui surmonte l'hôtel de ville, et tout autour des logis patriciens richement décorés. La présence des remparts «à la Vauban» à la périphérie accroît encore l'importance l'espace disponible.

Au XIX^e siècle la démolition des remparts libère de nouveaux espaces : des places rondes aux carrefours des boulevards nouvellement tracés, un vaste quai le long du canal, un débarcadère près de la gare, la zone verte des Champs-Élysées pour les loisirs et la promenade, et une place de marché derrière l'hôtel de ville. Chacun de ces espaces est décoré de statues commémoratives et de fontaines.

Cependant l'ancienne place demeure le centre de l'activité avec le nouveau théâtre, les banques, les grands magasins. Elle déborde sur les rues voisines. Même la destruction de la ville en 1914 ne modifie pas son rôle de centre d'activité d'où rayonnent les rues commerçantes. La basilique est reconstruite et entourée de jardins, et la Grand Place renaît, entourée de hautes et claires façades Art Déco.

À la fin du XX^e siècle la place connaît les problèmes de l'invasion automobile. Devenue piétonnière, elle accueille les animations saisonnières. L'aspect ludique des spectacles du Patrimoine rappelle les foules joyeuses des fêtes médiévales.

Cette dénomination permanente de «Place», même si son activité économique a diminué, est caractéristique. La ville n'a toujours qu'un centre imposé sans doute par l'histoire, celle des rues, des maisons et des caves. Le passé s'impose largement au présent.

2 OCTOBRE : *Journée de la Fédération à Château-Thierry.*

21 OCTOBRE : *Approche informatique des graffitis de la prison du Roi*, par Sylvie Hurstel.

Cette conférence rend compte de huit mois de recherches et de travaux qui nous ont permis d'approfondir nos connaissances sur les cachots situés rue Anatole-France et qui, depuis dix ans, sont visités lors des journées du Patrimoine.

Dès 1995 la Société académique fait un relevé soigneux des graffiti. Il était nécessaire, avant que le public y soit admis, de disposer d'un état complet des traces laissées depuis quatre cents ans par les prisonniers. L'ensemble a été photogra-

phié par Jean Legrain, dessiné par André Triou, imprimé par Thierry Comble. En 1999 la Société académique publia ces documents avec des analyses et des commentaires qui ont été revus en 2004.

Il ne s'agissait pourtant là que d'un état des lieux : les graffiti étaient classés, la durée du séjour des prisonniers précisée, la situation des cachots dans cet ensemble souterrain bien indiquée. La visite guidée, assurée par l'association Quintinus, était appréciée des Saint-Quentinois.

Tout en se basant sur ces connaissances Sylvie Hurstel va beaucoup plus loin. L'utilisation de l'informatique lui a permis de réaliser de nouvelles reproductions, d'en supprimer les dégâts et les détériorations dus au temps et aux hommes, de faire apparaître des détails, de comprendre des dessins et de faire une nouvelle lecture de ces témoignages.

Une équipe de Quintinus est allée au Musée des graffiti de Verneuil-en-Halatte, dont le conservateur est venu à Saint-Quentin pour nous conseiller. Il en est résulté les observations suivantes : la plupart des dessins de nos cachots ont été tracés selon les préoccupations non seulement des prisonniers, mais aussi selon les idées du XVII^e et du XVIII^e siècle. Les comparaisons sont éclairantes : les idées religieuses s'expriment de la même façon ; on comprend des détails jusque là obscurs. Il est possible d'inclure ce qui se trouve ici dans un ensemble plus vaste. Mais nous sommes encore remontés dans le temps : les cachots ont été construits vers la fin du XVI^e siècle dans une cave voûtée du XIII^e. Une partie de la construction est englobée dans des murs de craie médiocres qui cachent des piliers, des chapiteaux et des départs d'ogives. L'ordinateur restitue la construction primitive. À la place des deux cachots est apparue une vaste salle aux lignes élégantes, lieu de stockage des produits qui faisaient la richesse commerçante de Saint-Quentin au temps de Philippe Auguste et de saint Louis.

18 NOVEMBRE : *Le tympan du portail de l'église abbatiale Sainte-Foy de Conques*, par Jean-Louis Tétart.

Saisissante composition du XII^e siècle, le tympan du portail de l'église de Conques (Aveyron) représente le Jugement dernier. Dans un état de conservation exceptionnel où l'on peut voir encore de nombreuses traces de la polychromie originale, ce tympan est une des œuvres majeures de la sculpture romane.

123 personnages, anges et élus, démons et damnés, entourent le Christ inscrit dans une mandorle. Son visage est empreint de douceur. De sa main droite levée, il désigne le Ciel aux élus tandis que sa main gauche s'abaisse vers l'Enfer où les damnés expient leurs fautes.

À la droite du Christ la Vierge Marie et saint Pierre précèdent les fondateurs de l'abbaye, Charlemagne et une procession de bienheureux. Parmi ces derniers on peut voir Arosnide, le moine qui ramena à Conques les reliques de sainte Foy.

À la gauche du Christ, sainte Foy reçoit la bénédiction de la main divine et des anges ouvrent les tombeaux des ressuscités. La représentation de la Jérusalem céleste nous montre Abraham entouré de prophètes et de Vierges de la Bible.

C'est au centre, sous les pieds du Christ, que commence réellement l'enseignement des fidèles. À droite, la scène de la pesée des âmes où saint Michel veille sur la balance qui penche de son côté même si un démon tricheur et malicieux pose le doigt sur un des plateaux. À gauche, d'horribles supplices attendent les damnés.

Véritable bande dessinée, ce tympan était destiné à faire prendre conscience aux pèlerins qui se rendaient à Compostelle de la nécessité de réformer leurs vies. Des textes latins tirés des Écritures légendent ce message. Un ultime message s'adresse aux vivants : « Ô pécheurs, si vous ne changez pas vos mœurs, sachez qu'un jugement sévère vous est réservé ».

Cette conférence a donné lieu à un échange de vues évoquant dans le détail les aspects édifiants de ce catéchisme de pierre.

9 DÉCEMBRE : *Architectes et constructions au XIX^e siècle à Saint-Quentin*, par Monique Séverin.

À l'École des Beaux-Arts de Paris, depuis 1869 les architectes obtiennent leur diplôme dans leur discipline : ils sont D P L G (diplômés par le gouvernement). Avant 1869, on pouvait se dire architecte avec un diplôme quelconque, ou même sans diplôme. Ceux qui exerçaient alors, notamment en province, compétents ou pas, se sont posé la question de leur situation en vertu de droits acquis par la pratique et le mérite de chacun. Une commission fut nommée à ce sujet.

En 1890, le Saint-Quentinois Joachim Malézieux, « provisoirement architecte », réclame un projet de loi. En 1903, huit écoles régionales d'architecture sont fondées : à Lille, Rouen, Rennes, Lyon, Marseille, Strasbourg, Bordeaux, Grenoble, conférant les mêmes titres que celle de l'École des Beaux-Arts de Paris.

La population de Saint-Quentin est passée de 10 000 habitants en 1800 à 55 000 en 1914. Cette croissance – comparable à celles des villes industrielles de même importance – a nécessité la construction d'immeubles d'habitation et d'établissements publics et privés.

Monique Séverin a étudié huit architectes locaux qu'elle classe en deux catégories :

- ceux qui sont nés dans les années 1820-1830, et qui ont surtout construit des édifices publics : des hôtels de ville, une sous-préfecture, des écoles, des églises et des clochers. Il s'agit de Pierre Bénard (1822-1900), Antoine Dablin (1822-1872), Joseph Chérier (1829-1900) et Jules Hachet-Souplet (1834-1893).
- ceux qui sont nés au milieu du siècle, et qui ont construit des usines liées à l'essor industriel après le Second Empire, ainsi que des immeubles de rapport et des hôtels particuliers, signe de la richesse des chefs d'entreprises. Il s'agit de Joachim Malézieux (1851-1906), Albert Malézieux (1846-1908) et Jules Hachet¹ (1851-1932).

1. Architecte de l'hôtel qui abrite la société académique (1902).

On voit à toute époque bâtir dans la campagne des châteaux et de grands domaines familiaux, témoignages de la réussite sociale agricole, industrielle ou commerciale de leurs propriétaires.

